Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 57 (1919)
Heft: 10

Artikel: Une belle "maillée"
Autor: P.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-214563

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

chanson de Rocati ou *chanson de l'Escalade de Genève*, publiée en 1903, mettez les raves entières et non pelées dans une marmite, avec de l'eau et du sel : laissez-les cuire à gros bouillons jusqu'à ce qu'elles soient amollies, et servez chaud ».

C'était jadis une plaisanterie fréquente, à Genève, que de reprocher aux Savoyards leurs maigres repas de raves bouillies. Aussi l'auteur — ou les auteurs — du *Céquélaino* ne s'en font pas faute. La tentative de Charles-Emmanuel (1602) a piteusement échoué. On vient apprendre au duc que les Savoyards qui ont voulu escalader les murailles de Genève sont prisonniers. Le duc en est tout marri et confus. Le « Céquélaino » le fait parler ainsi :

« M'enfremeray tot solèt dian ma sanbra ;
La vergogne n'en sara pas se granda.
Faray fréma lè pourte du saté
Qu'on ne verra min de zor à traver.
Y que dedian ze faray pénitencé ;
De tranta zor ne mezeray pedancé
Segneu qui say quaque *rave u barbo*
Tremé de chu avoy dé zescargo. »

Ce qui signifie : Je m'enfermerai tout seul dans ma chambre ; la vergogne n'en sera pas si grande. Je ferai fermer les portes du château (de telle sorte) qu'on ne verra pas de jour à travers. Ici dedans, je ferai pénitence ; de trente jours ne mangerai pitance, *sinon que ce soit quelque rave au barbot*, crême de choux avec des escargots.

Les Savoyards prisonniers sont condamnés à être pendus. Ils sont 13, nombre fatal. Le maître des hautes-œuvres les exhorte ainsi :

« Vo vo saria mio trova du festin
Se vo n'étia pas venu tant matin.
Escousa don se vo n'i pas dé *ravé ;*
On vo baîa dé courde aprettayé.
. . . . . Lou corbay
Ein veisé za onna zoulia tropa
Que s'apreston à bin fére la goba,
Ein vo mezan e crieron : Cro ! cro !
Vo chuanti bin lé *ravé u barbo.*

Ou, en français :

Vous vous seriez mieux trouvés du festin, si vous n'étiez pas venu si matin. Excusez donc si vous n'avez pas des *raves*. On vous donnera des *cordes* apprêtées. Les corbeaux... en voici déjà une jolie troupe qui s'apprêtent à bien faire la gobée. En vous mangeant, ils crieront : « Cro ! cro ! vous sentez bien *les raves au barbot !* »

Les temps ont changé depuis et par ces périodes de restriction les *raves au barbot* auraient bien fait notre affaire. Les Genevois d'aujourd'hui, du reste, sont les premiers à célébrer l'excellence de la cuisine savoyarde.

MARC A LOUIS.

Le français d'à côté. — Le *Cri de Paris* s'est amusé à relever dans un annuaire suisse les indications suivantes :

Bâle, Grand Hôtel de l'U..., Hôtel le plus luxurieux de Bâle.

Zurich, Hôtel V..., Cuisine soignée exclusivement cuit de beurre frais.

Zurich, Hôtel M..., Salle de restaurant avec la bière courant du tonneau.

Bergun, (Grisons), Kurhaus B... Des poitrinaires à la poumonne ne sont pas acceptées.

Gersau Hôtel M... Chauffage central à eaux chaudes et aux poêles de carreaux.

Pas curieux. — Un pasteur, visitant une famille affligée, lui adressait des paroles d'encouragement et l'invitait à chercher ses consolations et son édification dans la lecture des Saints Livres :

— Instruisez-vous de la vie de nôtre Sauveur par de fréquentes lectures du Nouveau Testament.

— Oh ! bien, mossieu le pasteur, à vous dire vrai, on n'est rien tant pour ces nouveautés. L.

LE VERRE D'EAU DES CONFÉRENCIERS

Les conférenciers ont généralement sur leur table un verre et une carafe d'eau. Jusqu'ici je croyais bonnement que c'étaient là des armes contre la soif. Erreur ! m'apprend Francisque Sarcey dans une page écrite il y a une trentaine d'années, où il analyse un ouvrage du physiologiste italien Mosso, de Turin.

* * *

« J'ai appris dans ce livre, dit Sarcey, le secret d'un effet physiologique de la peur, dont j'ai longtemps été la victime. Voilà une vingtaine d'années que je fais des conférences ; j'ai fini par m'y habituer et par ne plus sentir, au moment de monter sur l'estrade, cette peur dont j'ai été galopé durant les dix ou quinze premières années. Et encore la retrouvé-je parfois, quoique moins intense, quand je change d'auditoire, quand je hasarde devant un public inconnu une conférence particulièrement scabreuse.

Cette peur s'accompagne de phénomènes que connaissent tous les orateurs et même tous les artistes dramatiques. Elle a reçu le nom spécial de *trac*. De ces phénomènes, deux sont particulièrement insupportables. L'un est un dessèchement singulier de la bouche ; la langue devient horriblement lourde à soulever, et elle cherche de tous côtés la salive qui lui manque. Nous autres conférenciers, nous avons la ressource du verre d'eau. Elle manque aux acteurs.

Je me souviens que Raynard, débutant au Gymnase dans la *Visite de noces*, avait demandé à M. Montigny d'ajouter aux accessoires un guéridon surmonté d'une carafe pleine et d'un verre d'eau. Au moment de dire sa grande tirade, il alla au guéridon, comme si c'était un jeu de scène convenu, se versa un grand verre d'eau et but. Peut-être sans cette précaution n'eût-il pas pu dire quatre mots.

Quand je vois un de mes confrères en conférence qui boit coup sur coup trois ou quatre gorgées, prononce quelques mots et revient à son verre, je sais ce que cela signifie, car j'ai passé par là, et je me dis : Toi, mon bon, tu as beau garder sur tes lèvres un sourire aimable et affecter une contenance résolue, tu te meurs de peur !

L'autre phénomène est plus délicat à exprimer : il précède le moment terrible de l'abordage. Je défie tout néophyte de la conférence, se rendant à pied au boulevard des Capucines, de ne pas s'arrêter deux ou trois fois en route. Cet effet de la peur est absolument incoercible.

Le professeur italien nous l'explique. Le moral n'a rien ou n'a que peu de chose à voir à tout cela. Les fonctions des glandes salivaires sont tout à coup arrêtées, et la vessie, par un mécanisme automatique, se contracte.

Voilà qui est bien ; mais comment le professeur de physiologie m'expliquera-t-il ce qui suit :

Supposons que, par colère de céder à une faiblesse, je prenne sur moi de résister aux effets de cette contraction. La sensation est très douloureuse jusqu'à la minute précise, où je m'assieds dans le fauteuil. Une fois là, tout besoin disparaît comme par enchantement; je retrouve la pleine possession de moi-même.

J'ai fait dix fois cette épreuve sur ma personne ; j'ai consulté plusieurs de mes confrères qui m'ont dit avoir répété cette expérience. Qu'est-ce à dire ? La vessie, qui se contracte sous l'influence de la peur, cesserait de se contracter juste au moment où la peur devrait être la plus forte ! La chose est peu probable.

Je n'ai point d'explication physiologique du fait. Mais, moralement, rien de plus simple. On pense à autre chose ; et cette autre chose, on y pense fortement, absolument. L'être se porte tout entier sur ce qu'on a à dire L'homme se ramasse pour ainsi dire en son cerveau. Les organes inférieurs n'existent plus pour lui.

J'avoue que cette explication n'est pas trop scientifique. Mais le professeur Mosso n'est-il pas lui-même amené plus d'une fois à reconnaître l'énergie des influences morales ?

En guerre, les blessés de l'armée victorieuse sont plus vite et plus aisément guéris que ceux de l'armée vaincue. C'est l'auteur lui-même qui le constate. Il est probable, sans doute, que l'armée victorieuse a plus de facilité pour soigner ses blessés que l'armée qui bat en retraite ou se sauve en déroute. C'est là une raison. Mais il y en a une autre avec laquelle il faut également compter. Le moral d'une armée victorieuse est plus allègre et plus résistant ; les soldats vaincus ont perdu courage et s'abandonnent.

A l'hôpital même, ceux qui sont soutenus par un moral énergique ont bien plus de chance de guérir que les trembleurs. M. Mosso cite l'exemple d'un malade que le chirurgien Porta était en train d'opérer ; le pauvre diable se mourait de peur ; et ce n'était pas cette fois une vaine métaphore, car il mourut au cours de l'opération. Le chirurgien jeta ses instruments au cadavre, en lui criant avec mépris : « Le lâche ! il meurt de peur ! »

Le professeur italien croit que la peur se peut guérir.

Eh ! la peur se corrige-t-elle ?

demandait le bonhomme. Oui, répond M. Mosso; et il donne quelques bons conseils. Il croit qu'en éclairant l'esprit on fortifie l'homme, en lui donnant plus de confiance en lui-même vis-à-vis du danger qu'il voit mieux et qu'il mesure plus exactement.

Tout cela est vrai, mais d'une généralité un peu vague. Tant que M. Mosso reste sur le terrain physiologique, il est incomparable. Mais son analyse morale est bien superficielle.

La peur a toujours les mêmes effets physiologiques. Mais il ne paraît pas se douter qu'il y a toutes sortes de peurs, comme il y a toutes sortes de courages.

La peur, comme le courage, ne varie pas seulement selon les caractères et les tempéraments des hommes, mais encore selon les objets qui l'excitent, selon les circonstances où elle se produit.

Il y a des peurs viriles ; il y en a de lâches. Elles ont les mêmes effets physiologiques ; Henri IV le savait bien, qui disait, en se voyant trembler à l'ouverture d'une bataille : « Ah ! misérable carcasse, tu tremblerais bien davantage, si tu savais où je vais te mener ! »

Pourquoi un héros de Reichshoffen tremble-t-il parfois à passer le soir le long d'un cimetière ? Pourquoi l'homme le plus intrépide est-il sujet à la panique ? Pourquoi tel a-t-il besoin de deux minutes de réflexion pour ravoir son courage, tandis que tel autre verra son courage fuir s'il prend le temps de la réflexion ? Pourquoi...

Tes pourquoi, dit le dieu, n'en finiraient jamais.

A ces pourquoi, la physiologie n'a point de réponse. Il me semble qu'un philosophe en aurait une. »

* * *

Mon ami Jean-Louis, à qui je passe les lignes ci-dessus, me dit :

— Tout cela est fort bien ; mais ni ton Francisque Sarcey ni ton physiologiste Mosso ne m'apprennent d'où vient la soif, quand on n'est pas sujet au *trac* des orateurs. Moi, que je parle ou non, je me sens sur la langue comme un perpétuel grain de sel. Mais je connais beaucoup de gens qui, sans avoir ce diable de grain, sont encore plus altérés que moi. La soif les prend à tout propos. Quand ils l'éprouvent au milieu d'amis que la vue d'une bouteille ne fait pas trembler, je l'appelle, moi, une inspiration, un don du ciel.

C. du R.

Une belle « maillée ». — Deux amis faisaient une excursion dans le vignoble, bien longtemps avant la guerre ; tout à coup ils s'arrêtent de-

vant une porte de vigne et lisent l'inscription suivante tracée à la craie :

« Ci-jît notre Syndic »

Impressionnés par cette lecture, ils poussent la porte et trouvent en effet le premier magistrat de la commune étendu sur l'escalier et ronflant comme un bienheureux. — P.

La livraison de mars 1919 de la *Bibliothèque Universelle* et *Revue Suisse* contient les articles suivants :

Edouard Combe. Bourgeois. — Herman Grégoire. Poèmes. — Aug. Fallet. L'affaire Fallet. (*Seconde et dernière partie.*) — Un polonais. La question de Gdansk (Dantzig). Polonais ? Allemand ? ou neutre ? — Paul Sirven. Le second voyage de M. Micromégas. (*Seconde partie.*) — L. Jacot-Colin. La question de la zone franche. (*Seconde et dernière partie.*) — Baron Edmond M' Arow. Raspoutine. — Albert Rheinwald. L'évolution morale de Jean Racine. (*Seconde et dernière partie.*) — Franz Hellens. Le porteur d'eau. — Eug. Mottaz. Lettres inédites de Stanislas-Auguste Poniatowski. (*Troisième partie.*) — Chroniques italienne. (Francesco Chiesa) ; américaine. (G. N. Tricoche); suisse allemande. (A. Guilland) ; scientifique. (Henry de Varigny) ; politique. (Ed. Rossier) Table des matières du tome XCIII. Revue des livres.

La *Bibliothèque Universelle* paraît au commencement de chaque mois par livraisons de 200 pages.

Menu de guerre. — Un Alsacien, qui n'avait pu quitter le pays à temps, fut mobilisé en Allemagne et envoyé dans un camp d'instruction, à l'intérieur. Il conserve un souvenir horrible des ratatouilles avec lesquelles on prétendait nourrir les hommes.

Un de ses compagnons d'infortune lui disait un jour :

— Maintenant, on va nous faire manger du rat.

— Oh ! dit-il, le rat, passe encore. Ce que je crains, c'est qu'on nous fasse manger l'*ersatz* du rat.

LES ACTES

La conversion est lente, trop lente, mais elle s'accomplit tout de même. Il semble, en effet, que chaque jour on sente mieux que le progrès social, après lequel tout le monde soupire, est maintenant dans l'action, plutôt que dans les harangues et les écrits, dont on a jusqu'ici abusé, « surabusé ». Ce qu'il faut surtout au monde, aujourd'hui, ce sont des hommes d'action. Il n'a cure des parlotteurs et écrivailleurs intarissables, quelque habiles soient-ils dans l'art de se faire écouter, sinon dans celui de convaincre.

A la fin de sa chronique politique, dans la *Bibliothèque universelle* de ce mois-ci, M. Edmond Rossier, parlant de la conférence de Paris et de la situation actuelle, dit :

« Les délégués de Paris, si vertueux que soient leurs désirs, ont attaqué leur travail par le mauvais bout. Bien logés, bien nourris, malgré la cherté de toutes choses, ils ne se rendent pas assez compte que ce que les peuples, dans leur misère, réclament d'eux, ce n'est pas un déballage intéressant de principes et de projets, mais le droit de vivre aujourd'hui et demain. Pour réussir dans sa tâche, la conférence a besoin, non seulement de moyens matériels, mais d'une autorité morale immense. Quand on commencera à la « blaguer », beaucoup de mal sera fait. Elle peut encore, en se décidant à parler moins et à agir plus, accomplir l'œuvre la plus utile qui ait jamais été faite. Mais le temps presse. »

On n'est pas parfait. — Une paroisse avait, depuis quelques semaines, un jeune pasteur.

— En êtes-vous satisfait, de votre nouveau pasteur ? demandait-on l'autre jour à un paroissien.

— Oh ! oui, c'est un bien brave homme, on peut pas dire. C'est dommage, seulement, qu'il soit comme ça porté sur la religion. — L.

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

Du Jorat à la Cannebière

PAR O. BADEL

XI

Le langage du Midi.

Nos pérégrinations durant ces deux belles journées nous permettent d'entendre le langage du Midi. A Marseille, le peuple a une façon toute particulière de parler le français, avec un accent bien caractéristique. « L'assent de Marseille, mon bon ! Qué Marius ! » C'est un langage un peu chanté, comme celui de la Vallée de Joux, avec une intonation accentuée des dernières syllabes, comme le font les Italiens, et coupé par les interjections *té !* ou *qué* de nos confédérés de Neuchâtel ; mélange de *Combier* et de *Castapiane*, relevé d'une fine pointe de langage de la Sagne ou de la Béroche. Bref, c'est quelque chose d'impossible à rendre, une bouillabaisse de tous les accents, où le son de *c* et de *ch* est remplacé par celui de *s*. Avec cela, un vocabulaire spécial, où foisonnent les expressions *pécaïre, bagasse, troun de l'air, quès aco, coquin de sort, té mon bon*, etc., dont il est difficile à un habitant du nord de saisir le sens et la nuance. Voilà pour le français parlé par la classe laborieuse, le *populo* de Marseille. Mais il faut entendre le superbe dialecte provençal, cette belle langue d'oc refoulée jadis de France jusque dans le Midi, où elle a trouvé un dernier, mais solide refuge. C'est une langue chaude et vibrante, vraie musique pour l'oreille. Il faut entendre causer les pêcheurs et les bateliers dans le Vieux-Port pour s'en faire une idée. Quelle volubilité quand ils ont une discussion ! Nous en avons eu l'audition à plus d'une reprise. C'est un choc de phrases sonores qui vous caressent agréablement l'oreille, sauf quand ils s'injurient : alors le tonnerre gronde, le mistral souffle, et il ne fait pas beau. Ça prend des accents métalliques, ce sont des épées qui s'entrechoquent et vous transpercent le tympan.

(On nous permettra d'intercaler ici deux petits échantillons du bel idiome de la Provence) :

La vièio Renaude se souleio, assetado sus un plot, davan soun oustalet. Es passido, acabassido e frounsido, coume une figo pecouieto. De temps en tems coucho li mousco que se pauson sus soun nas ; pièi, bevènt lou soulèu, s'atrevaris e penequejo.

— Eh ! bèn, tanto Renaudo, aqui au boun soulèu, fasès oun pichot som ?

— Hôu ! tè, que vos que fague ! siéu aqui, te dirai, qui ni dorme ni vihe... Ravasseje, paterneje. Mai pièi, en pregant Dièu, finissès pèr vous achouca... Oh ! la marrido causo, quand poudès plus travaia ! vous languissès comme de chin.

— Vous enraumassarès aqui au souleias, emé lou rebat que i a.

— Oh ! ço, vai enraumassa ! veses pas que siéu seco, pecaire coume uno esco ! Se me fasien bouli, fourniriéu pas, belèu, uno maio d'ôli. MISTRAL.

La vieille Renaude est au soleil, assise sur un plot, devant sa maisonnette. Elle est flétrie, ratatinée et ridée comme une figue pendante. Chassant de temps en temps les mouches qui se posent sur son nez, elle boit le soleil, s'assoupit et puis sommeille.

— Eh bien ! tante Renaude, par là, au bon soleil, vous faites un petit somme ?

— Hé ! tiens, que veux-tu faire ? Je suis là, à dire vrai, sans dormir ni veiller... Je rêvasse, je dis des patenôtres. Mais puis, en priant Dieu, on finit par s'assoupir... Oh ! la mauvaise chose quand on ne peut plus travailler ! Le temps vous dure comme aux chiens.

— Vous attraperez un rhume, à ce grand soleil-là, avec la reverbération.

— Allons donc, moi un rhume ! Ne vois-tu pas que je suis sèche, hélas ! comme amadou. Si l'on me faisait bouillir, je ne fournirais pas, peut-être, une maille d'huile.

Un negouciant arrèbo dins uno auberjo, e dis à l'osto :

— Venèn de liuen, avèn fan e voudrian dina. Mèstre, de que poudrias nous servi de boun ?

— Ço que voudrès, fai l'oste. Dequé voulès manja ?

— Avès d'ioù ?

— E fres que soun ! Coume lès amas lou mai ?

— Eh ! bèn, me n'en farés couire un pèr iéu, à la coco, e dôu bouioun n'en tremparès uno soupo pèr moun serviciau, que vai veni emé ma malo.

— Uno soupo dôu bouioun d'un ioù à la coco ? faguè l'osto... Que vous dirai ? sara pas grasso !

— Hoù ! bèn, diguè lou negouciant, se pensas que d'un n'iague pas proun, metès-n'en dous o tres, tambèn li manjarai.

LOU CASCARELET.

Un négociant arrive dans une auberge et dit à l'hôte :

— Nous venons de loin, nous avons faim et nous voudrions dîner. Maître, qu'allez-vous nous servir de bon ?

— Ce que vous voudrez, fait l'aubergiste. Que voulez-vous prendre ?

— Avez-vous des œufs ?

— Et qu'ils sont frais ! Comment les préférez-vous ?

— Eh ! bien, vous en ferez cuire un pour moi, à la coque, et du bouillon vous en tremperez une soupe pour mon domestique, qui va venir avec ma malle.

— Une soupe du bouillon d'un œuf à la coque ? fit l'hôte... Que vous dirai-je ? elle ne sera pas grasse.

— Oh ! bien, dit le négociant, si vous pensez qu'un ne suffise pas, mettez-en deux ou trois, je les goberai tout aussi bien. — *(Réd.).*

(A suivre.)

Au bon vieux temps. — Un instructeur donne la théorie sur la marche :

« Il y a cinq zespèces de pas », dit-il, quelques soldats se mettent à rire.

— Pourquoi riez-vous, là-bas ? ça n'empêche pas qu'il y en a cinq. — Bd.

Les gaîtés de l'annonce. — L'annonce que voici a été publiée dans un journal d'un canton voisin.

On demande une fille pour un ménage de quatre personnes. Elle doit aussi soigner une vache. — Gage, 50 francs.

Pour la bonne bouche. *Salade d'oranges à la Normande :* Il faut quatre belles oranges, quatre belles pommes reinette, 150 grammes de sucre en poudre et du cognac à volonté. Choisissez de grosses oranges bien saines, ainsi que des pommes ; retirez-en le cœur et les pépins, coupez-les en tranches minces ; épluchez les oranges, enlevez soigneusement la peau blanche qui les recouvre, coupez-les aussi en tranches minces, enlevez les pépins.

Grand Théâtre. — Demain, dimanche, deux représentations à grand succès : En matinée, à 2 ¼ heures, *Le tour du monde d'un gamin de Paris.* — Le soir à 8 h., *La Dame aux Camélias* et *Les surprises du divorce*, d'Alexandre Dumas fils. Ces trois pièces sont admirablement interprétées par nos excellents artistes. Elles sont de plus fort bien montées.

Royal Biograph. — Le programme de cette semaine comporte les deux premiers épisodes de « Mascamor », un nouveau ciné-roman en 14 épisodes qui a le mérite d'être absolument français. L'auteur est de l'école des Dumas, des Montépin ; son œuvre « Mascamor » est vibrante, humaine, sentimentale et non dépourvue de philosophie. Cette semaine, le premier épisode « Trois événements mystérieux » et le deuxième « Jetée aux lions », mettront en scène les principaux interprètes. Outre cette nouveauté sensationnelle, citons un succès comique interprété par le désopilant Charlie Chaplin « Charlot patine ».

Le Royal Biograph joue tous les jours en matinée à 3 h. et en soirée à 8 ½ h. Dimanche, matinées à 2 ½ h, et à 4 ½ h.

Kefol NEVRALGIE MIGRAINE BOITE 20 POUDRES Fr. 1.80 TOUTES PHARMACIES

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS